

Dans l'ombre des platanes **Extraits**

Nazila Sedghi

Numéro 64, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4710ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sedghi, N. (2003). Dans l'ombre des platanes : extraits. *Brèves littéraires*, (64), 18–20.

NAZILA SEDGHI

Dans l'ombre des platanes (extraits)

(Éd. TROIS, Laval, 2001, p. 153, 139, 151-152)

*Prix Jacqueline-Déry-Mochon ex æquo
pour un premier recueil de poésie*

[...]

Je ne suis point le fruit de ton amour, maman
le contact des corps : la violence, la haine,
[la blessure immonde
Enfant de la guerre, de la révolution
répugnante, mensongère

Je suis la révolte
le sang qui coule à tout moment vers un monde
[de ruine et d'inespérance
comme ils sont noirs, les yeux de l'arbre,
[les pupilles de l'homme ;
je souille ses pieds,
parviendrai-je à traverser son ombre ?

[...]

Sous l'emprise de la peur, je n'ai guère dormi
depuis que tu m'as abandonnée, maman

Je ferme mes yeux et je crie dans la nuit vorace

[...]

Après le départ, la rupture de la mer, son retrait
[déchirant, inattendu,
a fait pleurer les étoiles et les marins.

Vous êtes apparus brusquement pour m'interdire
[d'embrasser la grève,
le lieu de son déferlement, le théâtre de sa prière,
pour m'éloigner le plus possible de son étreinte.
Votre religion, dans le mutisme des corps souillés,
dans la boue de nos liens absurdes
a fait pleurer les étoiles et les enfants.
Je vous ai tous vus rôder, l'un après l'autre.
vous m'arrachiez les mots pour vivre, ceux qui,
[aujourd'hui,
me servent de cimenterres.
Prenez garde ! Vous, les voleurs de mes mille
[et une paroles.

[...]

La terre roule son désir sur le corps de Dieu
panse la souffrance
mais n'appartient à personne

La terre et moi sommes étendues l'une sur l'autre
dans le débordement et dans la crainte...

Comme elle, je chéris les bras de mon amante
je nourris mon sein, de musique et de racines
je sens germer en moi le destin possible

L'enfant plonge dans la mer
avec son corps défendu

[...]

Mon amante, mon amour, une femme
je t'ai aimée à quatorze ans

[...]

La terre n'a pas été jalouse de toi
quand je te regardais mourir dans la mer et sortir
[du néant
tu plongeais ton regard ambré dans le mien
mes écrits ruisselaient d'ivresse et de volupté

Tu avançais dans ma vie, telle la marée conquérant
[la terre promise
je t'ai aimée
La pleine lune parsemait la mer de ses couleurs
[rutilantes
émaillait mes poèmes de mille désirs

Je naquis au large, délivrée, incandescente